

Antoine Kattar

**Adolescent
dans un environnement incertain**

Une expérience libanaise

Préface de Claudine Blanchard-Laville

PRÉFACE

Sans trop dévoiler les ressorts de cet ouvrage, j'aimerais dire que sa publication est plus que jamais d'actualité au moment où surviennent des troubles très importants dans notre environnement social. Nous savions, notamment depuis les travaux de D. W. Winnicott, que l'adolescence constitue un temps de turbulences émotionnelles intérieures nécessitant patience et vigilance de la part de l'entourage. À travers l'exemple du Liban, pays dans lequel Antoine Kattar a conduit sa recherche, nous apprenons à mesurer, au-delà des difficultés inhérentes à cette phase de la vie humaine, l'impact violent des désordres environnementaux sur la construction psychique des adolescents qui ont à les vivre.

C'est ainsi avec un grand plaisir que j'ai accepté d'écrire une préface pour son livre.

D'autant qu'en accompagnant Antoine Kattar tout au long de son parcours de recherche, puis, aujourd'hui, en éditant cet ouvrage qui propose les principaux résultats de sa recherche sur les processus de subjectivation adolescente lorsqu'ils se déroulent dans un environnement instable, j'ai été témoin du travail élaboratif qui l'a conduit à une sorte de retour aux sources. Cette recherche l'a en effet engagé à revisiter son trajet personnel et professionnel depuis son départ du Liban il y a maintenant trente ans. J'ai très tôt eu la conviction que son courage et son honnêteté intellectuelle l'aideraient à affronter les élaborations dans lesquelles ce voyage allait le conduire, lorsque je l'écoutais raconter ses découvertes lors de ses allées et venues géographiques et psychiques entre ses deux pays, le Liban et la France, au moment de recueillir le matériel pour sa recherche. C'est d'ailleurs dans ces moments du récit de ses pérégrinations spatiales et intérieures, en m'appuyant sur les mots qu'il utilisait et les affects qu'il laissait affleurer, que j'ai pu l'encourager à poursuivre ce voyage interne qui aboutit aujourd'hui, au-delà de la réalisation de la recherche, comme il l'écrit lui-même, à un lien plus apaisé entre ses parts libanaise et française et qui lui octroie une maturité psychique lui permettant de reconstruire un pont entre les deux pays à sa manière ; le travail élaboratif a permis que ce qu'il nomme son « exil contraint » ne soit pas resté un départ sans retour possible où il aurait pu se trouver comme amputé d'une partie de lui-même, mais a eu au contraire pour conséquence que son intégration en France ne soit pas vécue au prix du refoulement de tout ce passé au Liban qui l'a constitué et qui continue de l'animer profondément.

Je me rends compte aujourd'hui que, sans doute, l'élaboration de cette traversée l'a particulièrement préparé à pouvoir maintenir ses différentes

affiliations en les faisant dialoguer ; ainsi, il ne renie pas son expérience de psychosociologue clinicien qui lui donne des atouts incontestables pour appréhender les caractéristiques environnementales des adolescents influant sur leur construction identitaire (cette psychosociologie qu'il a rencontrée en arrivant en France comme il le raconte dans son ouvrage) et, néanmoins, il a pu se déplacer tout au long du travail pour s'approprier subjectivement un certain nombre des éléments de l'approche clinique d'orientation psychanalytique que nous développons dans le courant Cliopsy¹, pour assumer une référence claire et explicite à la psychanalyse dans la compréhension des mouvements psychiques des adolescents qu'il écoute à travers la compréhension de ce qu'il a lui-même affronté.

L'accompagnement du travail d'Antoine Kattar fut une aventure pour moi comme avec chaque chercheur mais, je dirais, doublée ici d'un voyage pour moi aussi, même si celui-ci est resté longtemps imaginaire. Je ne connaissais pas le Liban auparavant sauf à travers ce qu'il nous en faisait appréhender par ses récits. Aujourd'hui, j'ai pu effectivement réaliser le voyage « en vrai », ce qui m'a permis de mesurer différemment le courage qu'il lui a fallu pour réussir à intégrer harmonieusement sa double appartenance.

Je note aussi avec satisfaction qu'Antoine Kattar a parcouru tout un chemin pour que sa recherche s'inscrive pleinement au sein de la discipline « sciences de l'éducation » et rejoigne les préoccupations éducatives telles que nous les travaillons dans ce champ, selon notre point de vue qui appréhende spécifiquement les sujets du côté de leur face professionnelle ; en se préoccupant avant tout chez les adolescents qu'il étudie de leur interface avec la question éducative et chez les professionnels qui les accompagnent, de leur part psychique engagée dans leur rencontre professionnelle avec ces adolescents ; laissant à nos collègues psychologues et psychanalystes, dont les apports nous sont souvent précieux, des recherches relevant de la personnalité de ces mêmes sujets lorsqu'ils les rencontrent.

Je dois reconnaître que même si, par moments, cet accompagnement a pu me faire sentir fortement mes limites, les adolescents-objets de cette recherche n'étant pas tout à fait proches de mes propres objets de recherche, j'y ai pris un grand intérêt et peut-être, de ce fait même, comme si je pouvais encore mieux accompagner le processus de recherche et la démarche adoptée lorsque les objets de la recherche m'impliquent moins que pour des chercheurs qui travaillent directement sur des objets proches des miens. Peut-être aussi dans la mesure où les élaborations contre-transférentielles autour de l'exil et de l'entre-deux langues qu'Antoine Kattar a accepté de mener ont fait fortement résonance pour moi. Ce que je ne savais pas avant de le rencontrer. Ou, en tout cas, ce dont je n'avais pas une claire conscience

¹ On peut se faire une représentation de ce courant de recherche en explorant le site Cliopsy à l'adresse suivante : www.cliopsy.com

au moment où j'ai accepté le pari de diriger sa recherche en 2006. Le lien qui s'instaure dans l'accompagnement d'un chercheur relève pour moi à peu près toujours d'un accrochage transférentiel au niveau des histoires inconscientes respectives des deux partenaires. Dans certains cas, cela s'effectue à bas bruits et ce n'est guère conscientisé par les deux protagonistes alors qu'ici, d'un côté, la résonance inconsciente a constitué pour moi une boussole pour entrer facilement en interface avec l'avancée du processus de recherche et de l'autre, je dirais que c'est peut-être cette résonance qui a permis à Antoine Kattar de développer sa perméabilité et sa capacité d'appropriation subjective.

Le parcours effectué m'a convaincue une fois encore de l'idée que tout se tenait dans une recherche clinique. Le questionnement prend vie au plus profond de la trajectoire personnelle du chercheur ; de plus, lorsque la recherche est menée dans une perspective d'orientation psychanalytique, le chercheur est conduit inéluctablement à des évolutions importantes de sa position personnelle et professionnelle, il découvre au fur et à mesure du processus combien ses choix théoriques et méthodologiques s'enracinent au cœur de lui-même.

Ainsi, Antoine Kattar a choisi dans cet ouvrage de laisser affleurer des traces visibles de ces imbrications et de témoigner du processus élaboratif qui lui a permis de penser authentiquement, pour pouvoir faire des choix et écrire. Quand on a été témoin de cela comme je l'ai été, on peut juste regretter que l'écriture, dans sa linéarité qui donne un condensé structuré du travail, celle qui est *in fine* donnée à lire, ne puisse rendre compte de toute l'épaisseur du processus dans sa dynamique temporelle sur la durée. Néanmoins, j'estime que l'auteur a réussi à en décrire certains éléments de manière sensible.

J'aimerais savoir dire combien le travail qu'Antoine Kattar a engagé dans son rapport à la langue française au regard de sa langue maternelle, l'arabe libanais, a été source d'étonnements pour lui, d'émotions souvent, d'énigme aussi. Je crois qu'il ne se trouve pas dans la même configuration que celle que décrit Wajdi Mouawad, lorsque cet auteur dramatique, dont on peut penser qu'il a vécu des événements similaires, a choisi d'écrire pour le théâtre. Antoine Kattar a plutôt fait, en tout cas à l'oral, une sorte de compromis entre le français et sa langue maternelle sans gommer les lieux où celle-ci cherche à se faire entendre malgré tout.

J'aimerais aussi évoquer la proposition de W. R. Bion qui, lui-même, à son époque, a appris de l'expérience de la guerre et a avancé l'hypothèse de la nécessité d'élaborer chez le sujet ce qu'il a nommé le conflit narcissisme/socialisme, hypothèse souvent reprise par Salomon Resnik.

Car, comme l'écrit Jacqueline Poulain Colombier dans l'introduction à la nouvelle publication du texte de Bion La « guerre des nerfs » dans la revue

Le Coq héron en 2011², cet article « n'est pas un écrit sans lendemain. Que ce texte traite des conditions de santé psychique chez des civils pris dans une situation collective de très hautes tensions et de danger inconnu [...] tient aux circonstances de la Seconde Guerre mondiale, car [il est un aspect] du même conflit, celui que Bion considérera comme fondamental, et qu'il dénomme "conflit du narcissisme et du social-isme" ». Et, comme sa commentatrice le note page 204 : « La bataille de la "guerre des nerfs" se livre et se gagne grâce à la santé psychique des individus. Qu'en présence d'un danger réel les individus se laissent envahir par la peur, par des réactions de panique, se mettent à rechercher, "non la sécurité, mais la sécurité infantile" ; que l'emprise du fantasme sur des faits de la réalité objective transforme le danger réel en danger imaginaire, non seulement met les individus personnellement en danger mais cette mise en danger s'étend à toute la communauté. La détérioration du moral favorise les clivages dans le groupe, la formation de coteries, et, conduisant à la perte de l'esprit de communauté, empêche le sentiment social de coopération de se déployer. » Ou encore, page 205 : « Les médias, peu préoccupés de faire gagner la bataille de la "guerre des nerfs", ont rivalisé dans la communication ininterrompue de mauvaises nouvelles mêlées de rumeurs, accroissant la vulnérabilité, affaiblissant le moral des populations civiles. C'est dire l'urgence de réfléchir à la "guerre des nerfs" dans nos sociétés contemporaines, et combien ce texte de Bion est tout sauf dépassé ».

Pour terminer, je voudrais dire qu'on peut trouver bien des échos entre ce travail et celui que propose Janine Puget en Argentine qui montre bien comment, dans son pays ravagé par la dictature, il n'était plus possible de tenir une position d'analyste sans être imprégné des « bruits » du contexte social particulier très troublé de son pays. Ce qui l'a conduite à penser le groupe comme un cadre privilégié pour travailler à la transformation de certains modèles identificatoires incorporés, qu'elle a diffusés notamment dans son ouvrage *Psychanalyse du lien* (2008)³.

J'espère avoir fait sentir tout l'intérêt de s'engager dans la lecture de l'ouvrage d'Antoine Kattar, qui ne manquera pas de nous faire réfléchir par ces temps difficiles où se déroulent des phénomènes apparentés à ceux avec lesquels ont eu maille à partir les adolescents vivant au Liban que nous entendons réagir dans ces pages.

Claudine Blanchard-Laville

² Poulain-Colombier, J. (2011). Note introductive. *Le Coq-héron. Psychanalyse, société et politique* 2. 205. 20-22.

³ Berenstein, I. et Puget, J. (2008). *Psychanalyse du lien. Dans différents dispositifs thérapeutiques*. Toulouse : Érès.

